



N° BLE/80 - 9 septembre 1976

Une expérience musulmane de la prière témoignage de Mr. Mohamed talbi

Monsieur Mohamed TALBI, professeur à l'Université de Tunis, a bien voulu, au cours d'une réunion organisée par les Pères Blancs sur le thème de la prière (La Marsa, 1/6/1976), exprimer spontanément ce que signifie pour lui, dans sa foi musulmane, prier. Avec son autorisation, cette causerie est ici reproduite telle qu'elle a pu être reconstituée à partir d'un enregistrement. Monsieur TALBI a préféré laisser au texte qui lui a été soumis et qu'il a approuvé sa physionomie d'improvisation totale.

Je n'ai absolument rien préparé. Très sincèrement, je ne sais pas à l'instant même ce que je vais dire. Je vais vous parler de mon expérience personnelle. Ce qu'on m'a demandé, c'est de vous dire comment je prie moi-même, et ce que c'est pour moi que la prière.

Je vais commencer par vous dire que, si je prie, je n'y ai absolument aucun mérite personnel, parce que je ne suis pas venu à l'Islam par un effort qui m'ait beaucoup coûté. J'ai été élevé dans l'Islam. Ma famille était une famille musulmane, elle était et elle continue à être une famille pratiquante. J'ai été élevé dans l'Islam et je continue à vivre l'Islam dans lequel j'ai été élevé. Évidemment, en cours de route, j'ai fait certaines corrections. Je ne pense pas que je suis, dans mon Islam, tout à fait exactement ce qu'ont été, ce que sont mes parents. Probablement pour des raisons très simples. C'est que mes parents sont des gens extrêmement simples. Mon grand-père était ce qu'on appelle un 'alim', mais mon père n'est pas spécialement très intellectuel, ni mes oncles. Ma mère encore moins ; elle ne sait ni lire ni écrire. Par conséquent, évidemment, le fait d'avoir étudié, d'avoir voyagé, d'avoir été à l'université française, tout cela certainement a amené des transformations en moi-même et dans ma vie. Dans mon comportement religieux, certainement aussi. De toute façon, même si des différences subsistent, je ne me sens quand même pas en rupture avec mon milieu. Et j'accepte des formes de piété que personnellement je ne pratique pas, que je ne considère pas comme l'idéal. Mais je pense aussi qu'il ne faut pas heurter les pieuses gens, les gens très simples dans leur façon de faire et de pratiquer.

C'est donc ainsi que j'ai été élevé, que je suis venu à la prière. J'ai même prié très jeune. Et je me rappelle encore avec émotion la spontanéité avec laquelle, à l'aube des journées chaudes, les trois familles se rangeaient dans la cour de la maison derrière le grand-père, 'alim vénérable à la très belle voix. On profitait de la prière en commun.

Cette prière en commun, je ne la pratique plus à mon foyer. Mais j'ai tenu à réserver dans ma maison une pièce pour la prière, non par souci de satisfaire à une obligation que l'Islam n'impose pas, mais par désir de rendre hommage à Dieu. Chacun peut aller y prier. La pièce se prête à la prière. Le

¹ 'alim savant, particulièrement en matière religieuse

Coran y est exposé, la Bible aussi, et la pièce est décorée de versets du Coran et d'inscriptions avec les noms de Dieu.

Songeant à mes enfants que j'ai élevés dans l'Islam et qui le pratiquent en toute liberté, je ne préjuge pas pour eux de leur avenir, d'autant moins que, moi-même, dans ma jeunesse, au cours de ma vie d'étudiant, j'ai connu une crise, non pas à vrai dire crise de foi, mais plutôt d'indifférence, qui se traduisait par de grandes irrégularités dans la prière, souvent abandonnée, malgré quelques reprises. Et pourtant, habitué à prier depuis mon enfance, j'étais parvenu progressivement à un certain approfondissement de la prière.

J'ai profondément regretté ce relâchement de jeunesse, d'un regret que j'ai voulu traduire concrètement pour qu'il ne demeure pas un simple sentiment. Aussi me suis-je imposé une compensation. Actuellement, je double les cinq prières rituelles, faisant chaque fois pour ainsi dire deux prières au lieu d'une, pour me prouver la sincérité de mon regret. Car je regrette profondément ces moments d'éloignement, de sécheresse à l'égard de Dieu, cette période où quelque chose s'était brisé en moi.

Qu'est-ce pour moi que prier ? Au début, je priais par obéissance, parce que la prière m'avait été présentée comme un service dû à Dieu. Puis j'ai réfléchi. Sans doute ai-je été aidé dans cette réflexion par mes lectures, par l'expérience des autres, bien que j'ai toujours eu soin de discerner l'authentique du frelaté. Dans cette réflexion personnelle, j'ai progressivement découvert que la prière n'est pas un simple acte d'obéissance envers Dieu, encore moins un service rendu à Dieu, mais qu'elle est un très grand service qu'on se rend à soi-même. Car, la prière, c'est se mettre en communion avec Dieu. La prière est ce moment de la journée où on se met devant Dieu, où on est en contact avec Lui. Contact plus ou moins complet, plus ou moins parfait, rarement, très rarement même parfait. Je précise ici que je parle de la salat², du culte que le musulman rend à Dieu, non de la prière de demande.

Quoi qu'il en soit de la plus ou moins grande perfection du contact avec Dieu, la prière est en tout cas - lorsqu'elle est ce qu'elle doit être - un moment de sacralisation (ihrâm), un moment où on quitte ce monde, où on abandonne pour quelques minutes la terre, les soucis terrestres, la lutte pour la vie, les préoccupations matérielles.

Évidemment, on n'arrive pas toujours à entrer en état de sacralisation. On a beau faire, les soucis restent. Pratiquer le takbîrat al ihrâm³ n'entraîne pas toujours, hélas ! l'état de sacralisation. C'est très désagréable. Et cependant, bien que mon esprit soit ailleurs, je récite la Fatiha⁴, je la fais suivre d'autres passages du Coran que je connais par cœur,

A ce propos, je constate que j'ai beaucoup oublié de ce que j'avais dans ma jeunesse abondamment mémorisé du Coran. Je confesse n'avoir aucun regret de cet oubli. Autant je regrette de ne pas toujours bien prier, autant je ne regrette pas de ne plus savoir par cœur l'ensemble du Coran. Si j'en ai oublié bien des chapitres, c'est parce que je me suis donné à mon travail. Sur ce point, je suis d'accord avec l'enseignement des soufis, lorsqu'ils disent que travailler, c'est prier, que tout acte de la vie est une prière. Je ne regrette donc pas mes oublis de mémoire par rapport au Coran. Ils sont la rançon de mon travail, que j'espère positif, que je considère comme une prière, comme un service, lorsqu'il est bien accompli. Prière, service, en particulier toute la peine que je me donne pour l'éducation de mes enfants, je crois que c'est ce que j'aurai fait de mieux sur la terre. Je partirai, mes enfants resteront. S'ils se conduisent bien, s'ils sont de bons musulmans, pas uniquement dans une fidélité rituelle, mais s'ils se comportent dans toute leur vie en bons musulmans, en hommes utiles, convenables, probes, honnêtes, en hommes ayant l'amour de Dieu dans leur cœur, je pense que c'est ma plus belle prière, ce que j'aurai fait de mieux sur la terre, le meilleur culte que j'aurai rendu à Dieu. Il serait dommage de savoir par cœur tout le Coran au détriment de ce qui est essentiel. Le Coran est là en permanence, on peut sans cesse le reprendre, le lire. Mais ce qu'on aura négligé de faire afin de pouvoir le savoir par cœur, c'est de la création manquée.

² La salat est la prière rituelle prescrite cinq fois par jour par la Loi de l'Islam.

³ Le takbîrat al ihrâm consiste à répéter "Allah akbar" (Dieu est le plus grand) une ou plusieurs fois avant de commencer la prière pour se mettre en "état de sacralisation" (ihrâm), c'est-à-dire pour se séparer des créatures afin de se concentrer en Dieu.

⁴ Première sourate du Coran.

Pour en revenir aux difficultés de la prière, je constate qu'elles se situent à un niveau si intime, si personnel, qu'il est difficile d'en partager l'expérience avec d'autres. A mon avis, il y a peu d'hommes qui parviennent à un parfait état de sacralisation, une fois qu'ils ont fait takbîrat al ihrâm.

L'état de sacralisation parfaite consiste à s'abstraire du monde et à se sentir réellement en présence de Dieu. Cet état, il m'arrive de l'éprouver, et c'est alors pour moi un moment de très grand bonheur. Aucun autre moment de plénitude humaine n'est comparable à celui-là. Je connais ces moments de prière où on se sent réellement en présence de Dieu. Alors, je n'éprouve absolument aucune peine à me concentrer, à oublier. Je n'ai même pas à oublier. Je ne suis plus le même, je suis tout autre. Les mots de la prière prennent alors un sens tout différent. Pour moi, à ces moments, la Fatiha est vraiment devenue parole de Dieu. Je me sens en communion avec Dieu par sa parole, en répétant sa parole. Je me sens en quelque sorte un peu divinisé. Peut-être ce mot est-il trop fort. J'hésite à l'employer, car les musulmans évitent tout ce qui peut ressembler au al-hulûl à une certaine divinisation de l'homme, à une certaine présence de Dieu dans l'homme.

En tout cas, ce sont des moments privilégiés. Comment, pourquoi se produisent-ils ? Cela reste mystérieux. Toujours est-il que jamais cet état n'est le fruit d'un effort, d'une lutte. L'effort, la lutte peuvent aboutir à un certain état de concentration, mais jamais à cet état de plénitude où on se sent réellement envahi par Dieu au point d'en pleurer. On pleure de bonheur. Toute détresse a disparu. On se sent transformé, allégé, devenu meilleur. Sans lutte, sans effort, sans qu'on sache pourquoi ni comment. Ça arrive tout seul. On se met devant Dieu et on se sent réellement pour de bon auprès de Dieu. A ce moment-là, on éprouve réellement un sentiment de très grande plénitude, de très grand amour aussi pour Dieu.

Il est vrai que les musulmans parlent peu d'amour de Dieu. Dans ma famille, c'est particulièrement le cas de mon grand-père. On trouve toute expression d'amour pour Dieu inconvenante. Peut-être parce que le terme "amour" évoque trop l'amour humain. Sur ce point, je me sens différent de mon milieu familial, où l'on met l'accent sur la majesté, la transcendance de Dieu. Certes, Dieu est le Transcendant. Il est le Majestueux, le Terrible, l'Ineffable, le Dieu Samad selon l'expression du Coran, expression qui a donné beaucoup de mal aux exégètes et qui signifie en fait l'Impénétrable. Mais il est aussi Celui qui aime ; qui est aimé. Je me réfère ici à la première hutba⁵ du Prophète à Médine, hutba qui se termine par ces mots : "Aimez Dieu de tout votre cœur et aimez-vous les uns et les autres en Dieu".

C'est sous cet aspect que je pense à Dieu. Et d'ailleurs le mot mahabba⁶ se trouve dans le Coran, qui parle de ceux qui aiment Dieu. Je ne pense donc pas que ce soit manquer de respect envers Dieu que de le prier avec amour, et non pas seulement en essayant de réfléchir à sa majesté, à sa plénitude, à l'Être ineffable, au Créateur. Non, on peut le prier en se laissant aller à L'aimer, et à L'aimer très profondément.

C'est dans ces dispositions que je prononce la Fatiha, qui pour moi est une très belle prière, qui l'emporte de loin sur le du'a ou prière de demande. Lorsqu'on prononce ainsi la Fatiha, Dieu nous est très proche. J'estime que c'est en pensant au Dieu très proche qu'Il vient. Il ne vient pas par contre, lorsqu'on s'arrête à le considérer comme l'Être majestueux, l'Un, le Créateur absolument ineffable, inaccessible. On prie alors avec la crainte de Dieu, husu' al-hawf comme disent les musulmans, sans entrer en communion totale avec Lui.

Voilà donc ce qu'est pour moi la prière, lorsqu'elle est dans toute sa plénitude : un contact avec Dieu. Quand j'en fais l'expérience, je la prolonge par une lecture du Coran. J'essaie de me maintenir en cet état, de prier davantage jusqu'à épuisement de cet état. Alors, c'est comme un courant qui vous quitte. On sent qu'on est en train d'émerger à quelque chose. On émerge à la vie. On reprend conscience. Ça peut arriver brusquement, et alors à ce moment-là c'est assez pénible. Ça peut arriver assez progressivement. Je ne sais pas comment dire.

Lorsque la prière atteint cette plénitude, on se sent transformé, on en sort comme quelqu'un qui a été lavé intérieurement.

⁵ Hutba : sermon, prédication à la mosquée.

⁶ Mahabba : amour.

Comment exprimer la complexité des sentiments que suscite en moi une telle expérience de la prière ? Tentation, intellectuelle peut-être, de me reprocher de la sensiblerie. Et pourtant, en ces moments privilégiés de prière totale, je demande à Dieu de quitter la vie, de ne plus rester sur terre. Est-ce désir de fuir les tentations, les faiblesses, les problèmes de l'existence ? Je ne sais pas. Il reste que, en ces moments de plénitude, j'éprouve le besoin d'aller à Dieu, d'arriver à Dieu, de quitter la vie. Une vie qui, pourtant, pour moi n'est pas malheureuse. Et cependant, alors, je demande que l'épreuve cesse, car la vie, même agréable, même convenable, me paraît une épreuve, parce qu'elle ne comporte pas cette plénitude, ce bonheur total que j'éprouve en ces moments brefs. Je pense que ce bonheur total n'est possible que lorsque je n'aurai pas seulement Dieu à travers sa parole, lorsque je ne communierai pas seulement avec Lui à travers les mots, mais peut-être à travers la vision de Dieu, en collant davantage à Dieu, dans la plénitude de l'au-delà.

Ces sentiments, après coup, je me les reproche. Ne sont-ils pas un désir de fuir les responsabilités, l'épreuve ? Ma prière n'est-elle pas une ma'sia, une mauvaise prière, puisque Dieu m'a mis sur terre, et que je dois vivre la vie jusqu'au bout ? Puisque Dieu nous a donné la vie, même si elle est une épreuve, elle est bonne. Demander à Dieu de la quitter, n'est-ce pas un peu un suicide ? Or il n'y a rien de plus horrible, selon toutes les religions, que le suicide.

Souvent je rougis de cette complexité de sentiments qui s'agitent en moi. J'envie les personnes simples qui ne se mettent pas martel en tête, qui prient simplement, même lorsqu'elles éprouvent des états de plénitude dans la prière.

C'est le cas en particulier, je le sais, de mon oncle qui est chef de confrérie. Je sais que mon oncle fait une expérience sans doute plus profonde de la prière. Certes, il prie beaucoup plus que moi. Il est vrai que pour moi tout travail est une prière, et que si je consacrais trop de temps à la prière culte, à la salat, je serais peut-être un moins bon musulman. Si Dieu n'a demandé que cinq prières par jour, c'est qu'il pense qu'on peut prier autrement, et plus longuement, en faisant son travail. Ce n'est pas tout à fait la conception de mon oncle, quoiqu'il ait bien accompli sa tâche. Il a 90 ans. J'aime à le voir prier. Jamais nous n'avons discuté ensemble sur la prière, mais je constate qu'il entre beaucoup plus facilement que moi en prière. Cela se perçoit à la manière dont il prononce les mots, dont il psalmodie avec sa belle voix cassée de vieillard. Voix pleine de piété, pleine d'amour, quoiqu'il n'aime pas prononcer ce mot d'amour de Dieu.

La vraie salat est donc un contact, une communion avec Dieu. C'est se mettre cinq fois par jour devant Dieu. Ce n'est pas rien, même si on ne parvient pas à se mettre dans un état de parfaite communion avec Dieu, état qui ne se commande pas. Certes, lorsqu'on expérimente cet état, on peut toujours se demander si on n'est pas dans l'illusion d'un sentiment de sensibilité, surtout lorsqu'on se sent plein de critique envers soi-même. A supposer que ce ne soit qu'un état de sensibilité, c'est en tout cas une sensibilité qui vous lave, qui vous rafraîchit, qui vous rend meilleur, qui vous donne la volonté de faire votre auto-critique. C'est un acquis pour la vie, pour surmonter les baisses. C'est une recharge de la batterie qui vous prémunit contre les crises d'indifférence. Même si par la suite on n'est pas parfait, on en sort quand même avec la volonté de faire quelque chose. C'est voie du cœur. Elle n'est pas forcément moins bonne que celle de l'intelligence. J'ai entendu bien des critiques sur cette voie du cœur. Moi-même je fais mon auto-critique à ce sujet. Mais finalement, je considère cette voie comme positive. D'ailleurs les critiques viennent souvent de personnes qui n'ont pas éprouvé cet état. Ceux qui ne connaissent la prière que par des descriptions ont beau jeu d'interpréter cette voie du cœur en termes de psychanalyse, de psychose. Ils ne jugent que de l'extérieur. Ce qui peut leur apparaître mièvrerie est en tout cas une mièvrerie étonnamment puissante, puisque, loin de provoquer un état gélatineux, elle rend beaucoup plus fort. En tout cas, personnellement, je me sens plus fort chaque fois que j'ai bien prié, infiniment plus fort pour poursuivre mon travail, pour être ce qu'on appelle utile. On est d'autant plus utile dans la vie, même matériellement, qu'on a de temps eu temps la chance - car ce n'est pas l'effet d'un effort personnel - de bien prier, en percevant le bonheur d'être en contact avec Dieu, d'être en véritable salat.

Bien sûr, il y a aussi la prière difficile, lorsqu'on n'est pas sur les cimes. Mais même lorsqu'on est bousculé, préoccupé, tiraillé par le travail ou les obligations diverses et qu'on expédie rapidement la prière, celle-ci reste positive. Ce n'est pas la meilleure prière. Mais on est tout de même venu se mettre cinq minutes devant Dieu. L'effort ainsi accompli pour fermer la porte à tout ce qui assaille de l'extérieur, même lorsqu'il ne réussit pas pleinement, pour se mettre devant Dieu, est tout de même une certaine muhâsaba, un bref examen de conscience, une rupture avec la vie matérielle. C'est pourquoi même se souvenir pendant cinq minutes qu'on n'est pas seulement matière, qu'on a une âme à nourrir. Il y a des repas corporels qu'on expédie en se mettant à table. Eh bien! on se met à la table de Dieu pour expédier un repas spirituel. Même si on l'expédie mal, on s'est tout de même mis à table, et on en

tire tout de même profit. Parfois on ne recueille que des miettes. Parfois le repas est excellent. En toute honnêteté, je reconnais qu'en ces circonstances, je ne me nourris le plus souvent que de miettes. Le vrai repas de la prière, encore une fois, n'est pas au bout des efforts qu'on fait. Il arrive tout seul. Mais ne se nourrir, dans l'ordinaire quotidien, que de miettes, c'est tout de même une bonne chose.

Quoi qu'il en soit, il y a une chose certaine : jamais je ne prends mon petit déjeuner avant d'avoir prié. Le voudrais-je que je ne le pourrais pas. Quelque chose me manquerait. Dès le lever, aussitôt après les ablutions, je me mets debout devant Dieu. La prière du matin est pour moi quelque chose d'extraordinaire, celle que je préfère. Elle est le départ pour la journée. Et je tiens à ce que ce départ soit d'un bon pied. La prière du matin est celle où je parviens le plus facilement à un état correct de concentration. A vrai dire, en bon musulman, je devrais faire cette prière avant le lever du soleil. En hiver, c'est facile ! Mais en été, c'est très pénible. Sur ce point, je ne suis pas sûr d'être un mauvais musulman en ne me levant pas à l'aube l'été. Je ne pense pas que Dieu m'en voudra de ne pas faire l'effort de me lever à 4 heures du matin. Ce serait pour un mauvais résultat.

Je tiens beaucoup aussi à la prière du soir. Avec celle du matin, c'est celle que je préfère. Évidemment, en soi, pour l'Islam, il n'y a pas, sur les cinq prières rituelles, de prière préférable. Ce n'est peut-être pas très bon musulman que d'avoir ainsi des préférences. Mais c'est mon sentiment personnel. La meilleure préparation pour clore la journée, c'est la prière. Quels que soient l'état de fatigue ou l'heure très tardive, ou très matinale, à laquelle je rentre à la maison, jamais je ne me couche avant d'avoir fait ma prière. Est-ce par besoin d'être en règle avec l'obligation musulmane des cinq prières ? Pour moi, c'est plus que cela. Prier n'est pas seulement une obligation à laquelle on satisfait, mais aussi souci d'un contact amical avec Dieu, qui m'est nécessaire. C'est dans cette perspective que je vois ma fidélité rigoureuse en particulier à la prière du soir. Il m'arrive d'avoir à lutter contre la tentation de me laisser aller à la fatigue et de remettre ma prière au lendemain. Mais alors je me dis : "Tu as pu pendant des heures te livrer à des occupations qui te pèsent, qu'elles soient morales ou mondaines, et maintenant tu n'aurais pas quelques minutes à consacrer à Dieu". Alors je me rends vers la chambre réservée à la prière. Oui, lorsqu'on est profondément croyant, c'est vraiment idiot de trouver du temps pour tout, sauf pour l'essentiel.

Que dire encore à bâtons rompus sur la prière ?

P. Demeerseman : Et le du'a ?

Mr. Talbi : Je n'aime pas beaucoup le du'a⁷, quels que soient les beaux du'a composés par de très saints personnages. Et ceci pour de multiples raisons. A vrai dire, je le pratique, mais je ne l'aime pas beaucoup, je ne le privilégie pas. Je lui préfère de beaucoup la salat. La salat est une prière complète où l'on trouve sous sa meilleure forme tout ce que comporte le du'a. Dire : "B'ism Ilah ar-Rahmân ar-Rahîm, "Au nom de Dieu clément et miséricordieux", c'est le meilleur des du'a. Lorsque, au cours de la salat, on dit : "Al hamdu lillah rabbi al-âlamîn", on remercie Dieu de son aide. Lorsqu'on dit : "Ihdîna assirat al-mustaqîm", on demande à Dieu de nous guider sur la voie droite, on a tout dit. Que reste-t-il à dire ? Rien, semble-t-il, si Dieu exauce cette prière qu'Il m'offre Lui-même, cette prière qui est sienne, qui est mienne, cette prière où c'est Lui qui parle et c'est moi qui parle, cette prière où Dieu Lui-même me met en contact avec Lui. C'est une prière vraiment totale. Que reste-t-il encore à demander ?

Et puis, quelle meilleure prière de demande peut-on composer que celle que Dieu Lui-même offre dans les mots et les textes du Coran ? Ces textes et ces mots ont un sens. Les dire en y réfléchissant, en les méditant (comme par exemple : "Dieu, fais que nos cœurs ne dévient pas après les avoir mis sur la voie droite, et donne-nous de ta part bonté et miséricorde"), c'est la prière de demande la meilleure et la plus parfaite. Pourquoi en composer d'autres ? Pourquoi composer de moi-même quelque chose que je demande ?

Sans doute parmi les prières composées pour le du'a y en a-t-il de très belles. J'avoue que dans ma famille on pratique beaucoup de du'a. Il y était de tradition de faire suivre la salat par un du'a. C'est bon ! Toute la famille étant réunie, le grand-père au milieu prie pour tout le monde. C'est quelque chose de majestueux. Je m'en souviens avec nostalgie. En général, je ne le fais pas chez moi. Avec mes enfants, quelquefois cependant. Mais j'ai rompu avec la tradition de ma famille où il n'y a pas de

⁷ Du'a : prière de demande.

salat qui se soit suivie de du'a. Ma famille est qadiri. Elle utilise des prières composées par 'Abd al-Qâder al-Gilânî⁸. Ces prières sont très belles de style et très priantes de ton.

Une autre raison pour laquelle je n'aime pas beaucoup le du'a : parce qu'on demande quelquefois à Dieu de donner l'impossible. On lui demande tout simplement de transformer le monde, de telle sorte qu'il soit tel que chacun des milliards d'hommes qui vivent sur terre le veut pour soi. Dieu a fait un monde, Il lui a donné des lois, Il a fait une condition humaine qui est la condition humaine, laquelle comporte qu'on n'échappe pas aux souffrances, aux catastrophes, qu'on n'échappe pas aux différentes épreuves qui nous révoltent au sens le plus général du terme, c'est-à-dire qui inspirent des protestations à l'égard de Dieu. Les catastrophes, il y en a tous les jours, dans toutes les familles, dans tous les temps. Eh bien ! est-ce que la prière de demande consiste à prier Dieu de supprimer tout cela ? Ce serait vouloir forcer la main à Dieu, vouloir être Dieu à sa place. Et quand il s'agit de toutes les petites misères personnelles - je raisonne à la limite, je pousse à l'absurde - ce serait demander à Dieu de faire le travail à ma place. Eh bien ! la meilleure prière de du'a telle que je la conçois, c'est celle que je trouve dans le Coran : Inn(a) Allaha lâ yughayyru mâ bâ qawmin hatta yughayyru mâ bâ anfusihim, "Dieu ne modifie rien en l'homme avant que celui-ci ne change ce qui est en lui". La meilleure prière du du'a pour moi, c'est le travail, l'activité. Lorsqu'on veut quelque chose, lorsqu'on veut que quelque chose se réalise, on doit suer, peiner, pour réaliser. Cette sueur, cette peine, c'est le meilleur du'a, la meilleure prière de demande que je présente à Dieu. Je l'ai dit tout à l'heure : pour moi, travailler, lorsqu'on le fait avec un cœur droit, c'est une prière. Je ne pense pas qu'il y ait meilleure prière du du'a que le travail. Quand on veut quelque chose, on le fait, on ne le demande pas. On le fait, bien sûr, mais en même temps c'est Dieu qui le fait par moi et à travers moi. Mais selon les normes, selon les lois que Dieu a données à la puissance et à la vie, et non pas autrement.

Est-ce que je ne pratique jamais aucune prière de du'a ? Si, mais brièvement et peu. Généralement, après avoir terminé ma salat, je dis quelque chose en ce sens. Le plus souvent, je dis un verset du Coran que j'affectionne beaucoup et qui constitue à ce moment-là mon du'a : "Dieu, ne dévie pas nos cœurs - je traduis au pied levé - après les avoir mis sur la voie droite et donne-nous de ta part bonté et miséricorde, car Tu es Celui qui donne". C'est une courte prière, c'est ma prière de du'a. Parfois, à certains jours, je fais un du'a plus précis : "Dieu, aide-moi à réaliser ceci, à faire cela", ou bien "Dieu, donne la santé à mes enfants". Je ne conçois pas cette prière comme une demande. Je lui donne un sens tout à fait différent. C'est reconnaître que cette santé qui va venir à mes enfants malades par la voie normale (celle des médecins et des médicaments) est quand même l'œuvre de Dieu. C'est reconnaître que tout ce qui se réalise sur terre ne se réalise au fond que par Dieu, même s'Il reste très caché.

Alors, lorsque mon du'a ne se réalise pas, je n'ai aucune amertume. Car c'est là le danger, lorsque ce que je demande à Dieu ne se réalise pas. Danger particulièrement pour les petites gens, pour qui souvent Dieu n'est rien d'autre qu'un être utile. Ils n'ont pas vraiment le sens de la divinité. C'est très difficile d'ailleurs d'avoir le sens de la divinité. Il faut être très simple. Le danger est là : si Dieu n'est que celui qui donne, lorsque Il ne donne pas, eh bien ! Il n'est pas le Dieu qu'on attend. Mon du'a est tout autre. Lorsque je demande une chose, je ne la demande jamais ni avec la certitude qu'elle va se produire, ni en pensant que ma prière est immédiatement efficace, c'est-à-dire en la considérant comme un instrument de réalisation du but. C'est cela justement ce qu'elle n'est pas.

La prière de du'a pour moi est tout simplement une forme de souvenir : me rappeler que tout dans ce monde n'a de sens que par Dieu. Que même si ce que je demande n'arrive pas, ma prière a quand même été efficace, en ce sens qu'elle m'a permis de prendre conscience que tout ce qui arrive et tout ce qui n'arrive pas, c'est, dans un cas comme dans l'autre, par la volonté de Dieu et par Dieu. Rien n'est sans Dieu. Alors, oui, la prière de du'a trouve noblesse et importance. Elle devient autre chose qu'un instrument paresseux et facile pour obtenir ce qu'on désire. Elle est prise de conscience que rien ne se réalise sans le Créateur. Alors, que ce que j'ai demandé se réalise ou non, ça n'a aucune importance. C'est tout simplement parce que la norme, la règle, la voie qui régit notre existence humaine et le monde dans lequel je vis ne permet pas la réalisation de mon désir. Or cette voie, c'est la voie de Dieu.

Si donc je vous ai dit que je n'aime pas beaucoup la prière de du'a, il s'agit de la prière de du'a telle qu'elle est trop souvent pratiquée et conçue : comme une recette. Ce qui dans une telle pratique me révolte le plus, je vous le dis franchement, c'est que quelquefois on veut forcer Dieu. Certes, je ne sais pas comment les choses se passent dans toutes les prières. Mais j'ai été témoin de prières proférées

⁸ 'Abd al-Qâdir al-Gilânî : fondateur, au XIII^{ème} siècle, de la confrérie musulmane des Qadiriyya ou Qadria.

par de très saints personnages, dans lesquelles on ne fait que forcer Dieu par toutes sortes d'artifices. Je n'ai pas de textes sous la main que je puisse vous lire. Mais ordinairement, ça consiste à peu près en ceci : "Mon Dieu, vous êtes réellement la bonté. Mais vous ne serez pas la bonté, et vous ne réalisez pas cela". Vous imaginez ! Pour moi, ce sont là des blasphèmes. Ce genre de prière essaye d'enfermer Dieu dans une dialectique. Je me souviens maintenant de certaines expressions que je vous cite de mémoire : "Mon Dieu, parmi vos noms, parmi vos attributs, il y a surtout celui-ci : la bonté, la miséricorde. Vous êtes vraiment la miséricorde. Donc vous devez faire ce que je vous demande. Faites en sorte que je ne souffre pas, parce que souffrir, c'est quelque chose d'horrible, et ce n'est pas digne de vous. Faites, Dieu, ce qui est digne de vous". On ose dire : "Faites, Dieu, ce qui est digne de vous" ! Je ne connais pas assez Dieu, moi, pour savoir ce qui est digne de Lui. Vraiment, je ne puis pas dire chose pareille à Dieu. Est-ce ma formation intellectuelle qui provoque cette répugnance ? Je n'en sais rien. Mais je n'oserai jamais m'adresser à Dieu comme cela, quoique d'autres le fassent, sans aucune méchanceté de cœur, sans vraiment réfléchir à ce qu'ils disent.

Telles sont les raisons pour lesquelles je n'aime pas beaucoup le du'a tel que je le vois pratiquer. Et puis, lorsque Dieu ne répond pas, on s'adresse à ses saints. Tout le monde connaît le cas de ces femmes qui vont demander des enfants à tel ou tel saint qui est réputé en faire. Ou encore d'autres objets de demande. Et on marchande pour obtenir. On apporte des bougies, de l'encens. J'ai toujours été choqué de ces pratiques. Je les ai connues dans ma famille, où elles existent encore. J'essaye de dire "non", je dis "non", je réprime. Vraiment la prière de du'a sous de telles formes, ça me paraît presque un blasphème à l'égard de Dieu.

Aussi la seule prière de du'a que je pratique est celle qui consiste à prendre un verset du Coran, simple et court, celui qui me vient à l'esprit dans la circonstance où je me trouve. Par exemple, je me mets à ma table de travail, je dis : "Dieu, ouvre mon cœur, facilite-moi ma tâche, et délie ma langue". Et je commence à travailler. Si je travaille bien, tant mieux. Si je travaille mal, je ne vais pas en tenir rigueur à Dieu. Mais, par cette prière, j'ai tout simplement reconnu que je suis un être humain, que tout vient de Dieu, que Dieu est le Créateur. Et m'adressant à Lui, je ne le force pas à faire ce qu'Il ne veut pas faire, mais je reconnais en Lui le Créateur par lequel tout se fait dans le monde et sans qui rien n'est possible. La prière de du'a prend alors un sens. Elle devient vraiment communion avec Dieu. Je me tais devant la volonté de Dieu. Voilà ! Plutôt que de Lui demander tous les jours et à chaque instant des miracles, pour moi et pour tout un chacun.

Voilà pourquoi j'ai dit que je n'aime pas beaucoup ce genre de prière. Je ne l'aime pas beaucoup tel qu'il est compris. Il est vrai qu'il y a place pour une variété de points de vue. Je ne pense pas que chacun doive être exactement comme l'autre en matière de religion. Il y a le cadre commun, et Dieu est immense, et les hommes sont très différents, et chacun doit aller à Dieu avec ce que Dieu lui a donné, avec son cœur, son contexte, son esprit. Je vous ai dit ce que je pense, et très profondément. Après tout, Dieu est rahmân, comme disent les musulmans, et aimant comme disent les chrétiens, comme feraient bien de le dire les musulmans et comme je le dis volontiers. Il est l'un et l'autre. Il faut faire at-tawakkul, c'est-à-dire s'en remettre à Lui.

Voilà ! Je pense que j'ai terminé ma confession.

P. Demeerseman : Dans ma question sur le du'a, peut-être y avait-il un arrière plan. Une idée familière sur la prière, c'est qu'elle est l'élévation de l'âme vers Dieu. En dehors du terme salat, y a-t-il un mot arabe pour désigner cela ? Il ne s'agit pas de du'a, de demande. Par exemple, quand je visite les malades à la clinique Saint Augustin, souvent je leur dis cette formule : "Ya Rabbi, zânnî fika gamîl".

Mr. Talbi : Ce qui me révolte un peu en tout cela, c'est que lorsqu'un musulman dit : "Rabbi, zânnî fika gamîl" ("Seigneur, l'idée que j'ai de toi est belle"), il y a sous-entendu : "Seigneur, ne me déçois pas" ! Ça se pratique beaucoup en milieu musulman. Pour moi, je ne pratique pas cela. J'ai été malade. Je vous assure que, en un sens, je n'ai jamais été aussi heureux que lorsque j'étais malade. Je me trouvais loin de ma famille. Seul, mon frère venait me voir. Je n'avais plus de lien avec le monde. J'étais en pays de langue allemande. Je ne pouvais pas communiquer avec les gens. Je ne me suis jamais senti aussi heureux qu'à ce moment-là. Je me sentais entre les mains de Dieu. J'étais sans force. Je n'étais absolument plus rien. J'étais prêt à passer. J'envisageais le moment de passer avec Lui. Je me demande pourquoi les gens ont tellement peur de la mort... Je n'ai pas éprouvé la moindre peur de passer, ni le moindre regret de laisser une famille derrière moi. C'est ce dont j'avais peur : de me préoccuper de tous ceux que je laissais derrière moi ; que vont-ils devenir ? Eh bien ! je n'ai même pas eu cette préoccupation. Au fond, je me disais que ce n'était plus mon affaire, mais celle de Dieu. Et que sa volonté soit faite ! quelle qu'elle soit ! Je me sentais heureux de prier en ce sens. Passer ou rester, aucune importance. , C'était le sens de ma prière. Mais j'ai prié : Dieu, que votre volonté soit

faire ! Je n'ai pas demandé expressément de guérir. Me sentant profondément croyant, je pense tout de même qu'au-delà, c'est mieux, et que je ne perds pas au change. Je souffrais beaucoup alors. C'est horrible de souffrir. Dans la souffrance, on ne peut pas ne pas aspirer à la délivrance. C'est un sentiment constant. A ces moments-là, je dis à Dieu : "Dieu, donne-moi l'endurance et affermis mes pas", car, alors, j'ai peur, à force de souffrance, de dire quelque chose de travers.

P. Demeerseman : Une autre question que je voulais vous poser : celle de la prière communautaire que vous n'avez pas abordée, celle du vendredi.

Mr. Talbi : Je ne l'ai pas abordée, parce que, souvent, elle n'est malheureusement qu'une cérémonie. En tout cas personnellement - d'autres peuvent avoir une expérience différente - je n'y ai jamais éprouvé la plénitude que j'ai expérimentée quelquefois seul. Je ne sais pas pourquoi. Mais dans la prière communautaire, j'éprouve quelque chose d'extrêmement important : le sentiment de la communauté de tous les musulmans, le sentiment de fraternité. Ça se passe beaucoup plus peut-être au niveau de l'esprit qu'au niveau du cœur. Il y a comme un contact physique qui vous fait vous sentir comme en un seul corps, pauvres et riches, sur une même ligne, avec une même prosternation. Voilà ce qui me plaît dans cette prière.

Une chose m'y déplaît, que je ne puis éviter, pour laquelle je m'efforce d'être compréhensif, c'est le sermon. Peut-être parce que je suis un intellectuel, il est rarement ce que je désirerais. Souvent l'orateur répète des clichés. Et je me dis : pourquoi répéter des clichés, alors qu'il y a tant de problèmes actuels, brûlants, et que les gens qui écoutent ont tant besoin de direction, d'une direction à la fois temporelle et spirituelle. J'ai l'impression que le sermon ne la leur apporte pas. J'éprouve alors comme un hiatus. Parfois les sujets abordés sont tellement d'un autre monde. Voilà ce qui m'ennuie un peu dans cette prière. Cela mis à part, ce qui me paraît en elle de meilleur, c'est son aspect symbolique, ce contact des musulmans en prière une fois par semaine, qui appartiennent à des mondes différents, à des classes différentes, sans que ça les gêne.

C'est ce que j'ai trouvé au hajj. C'est là réellement que j'ai éprouvé les émotions les plus fortes. C'est curieux : même au milieu de la foule, j'ai oublié la foule. Je me suis trouvé réellement en présence de Dieu, surtout la nuit. Bien que le décor ne m'ait pas beaucoup plu, parce que trop riche, trop bon enfant. Il n'y a pas à nier les aspects négatifs. Mais la nuit... La foule ne m'a pas du tout gêné, elle m'a aidé. Un Indonésien m'a embrassé. Je ne sais pourquoi. On était tous en état d'ihram. Un Indonésien m'a dit : al-salâm 'aloykum, tout ce qu'il sait dire en arabe, et il m'a embrassé. Un homme que je n'avais jamais vu. Je n'oublierai jamais son visage. Son baiser m'est allé droit au cœur. J'ai éprouvé à ce moment-là que ce baiser signifiait ce qui doit être entre les hommes. Ça devrait toujours être comme ça ! J'en ai oublié la foule. Est-ce parce qu'elle est tellement dense qu'on finit par l'oublier ? Ou bien parce qu'on se sent vraiment partie, faisant vraiment partie d'une communauté, une parcelle faisant réellement partie d'un corps, d'une réelle communauté ?

J'ai éprouvé la même chose à Arafat. Moment inoubliable et extraordinaire ! Au même instant, tous les gens, enveloppés d'un simple ihram, de deux étoffes blanches, se mettent debout et d'une même voix s'écrient : "Dieu, me voici. Je réponds à ton appel". C'est prenant. On sent réellement que c'est Dieu qui appelle, et l'homme répond. Il y a l'appel et la réponse. Voilà !

Pol. Off. , n° 31
29 juin 1976



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--